

Prédication pour le culte du 16 juillet 2023 Montpreveyres, 10h – Florence Clerc Aegerter

Textes : Luc 15, 1-10 ; Esaïe 43, 1-4a

Une collègue m'a rapporté qu'un jour, elle a voulu raconter la parabole de la brebis perdue à un groupe d'enfants ; à peine avait-elle commencé que l'un d'eux s'est écrié : « Oh, mais on la connaît l'histoire du sale petit mouton ! » Voilà comment cet enfant entendait la parabole : Il était une fois une vilaine brebis désobéissante qui a profité de ce que tout le monde avait le dos tourné pour s'échapper du troupeau.

Elle reçoit très vite le juste salaire pour son entêtement : loin de son berger, elle tourne en rond dans l'obscurité, butte sur les pierres du chemin, déchire sa toison aux ronces ; la voilà qui bêle désespérément, toute seule et toute tremblante... Comme elle regrette d'avoir quitté la douce chaleur du troupeau ! L'angoisse la saisit, elle se sent perdue pour toujours... Mais voilà que son bon maître, débordant de mansuétude à l'égard de cette vilaine bête qui ne le méritait pourtant pas, part à sa recherche et finit par la retrouver.

Ah, quelle belle histoire édifiante ! Avec une heureuse conclusion et une belle morale à la clé, comme dans les meilleurs contes de Perrault : tout finit par s'arranger parce que le maître est infiniment bon (même si la brebis avait bien mérité son triste sort), et on apprend que la désobéissance est toujours punie, qu'elle aboutit forcément à la plus grande misère, bref que lorsqu'on désobéit on finit toujours par s'en mordre les doigts.

Racontée ainsi, la parabole dite "de la brebis perdue", ou pire encore "du mouton perdu et retrouvé" comme dit la version en français courant, racontée ainsi cette histoire se réduit à une historiette pour rester bien sage destinée à des enfants qui ont besoin qu'on les remette à leur place. On espère que les enfants qui l'entendront comprendront la morale en se mettant dans la peau du pauvre animal coupable qui ne doit son salut qu'à la générosité de son maître...

Seulement, ça marche peut-être avec les enfants, cette interprétation, mais ça fonctionne beaucoup moins bien quand on grandit un peu. C'est vrai, quoi, après tout, elle a raison cette brebis de faire preuve d'initiative et de liberté en refusant de suivre bêtement le troupeau ! Au moins, elle fait preuve d'un peu de personnalité, tandis que les 99 autres qui restent

bêtement dans leur pré... Vous auriez eu envie, vous, de faire partie de ces 99 conformistes ? Sans être des moutons noirs ou des brebis galeuses, on aime quand même bien avoir sa petite indépendance !

Heureusement, et c'est la Bonne Nouvelle, cette histoire n'a pas été racontée pour nous inciter à une obéissance servile ; parce que cette parabole ne parle pas **d'abord** de la brebis, malgré son titre trompeur, mais **de son propriétaire**, l'homme-aux-cent-brebis. C'est l'attitude du propriétaire qui est au centre de notre histoire, c'est elle que je vous invite à découvrir.

Jésus, en racontant cette parabole, surprend beaucoup ses auditeurs, parce qu'il leur dit que Dieu réagit exactement comme eux. C'est inattendu, non ? On ne s'attend pas vraiment à ce que Dieu adopte le même comportement que nous. Et pourtant !

Quand un propriétaire de brebis perd une de ses bêtes, il va essayer de la retrouver. C'est pareil pour Dieu. Si un être humain ne peut pas supporter de perdre une de ses bêtes, à combien plus forte raison Dieu ne supportera-t-il pas de perdre un de ses humains, un homme, une femme, un enfant qui porte son image. Si l'un de vous a cent brebis, il n'acceptera pas de devenir un homme avec 99 brebis. Il se met en quatre ou en huit pour retrouver celle qui manque. Et celui qui ne le ferait pas, vous le trouveriez indigne d'avoir cent brebis, ou même dix, ou même une seule. On le répète assez aux enfants : « Prends soin de ce qui t'appartient, autrement on te le retire. »

En plus, avec des brebis, il s'agit d'êtres vivants. Il y a un lien qui se noue entre un propriétaire et ses bêtes. Celui qui traiterait ce lien à la légère ne mériterait pas de garder ce qu'il a. Eh bien, il en est de même pour Dieu. Et comme le lien qui le lie à sa créature, à nous, est mille fois plus fort que le lien qui unit un propriétaire et ses animaux, Dieu ne consentira jamais, encore moins que quiconque, à devenir le propriétaire aux 99 brebis. Il ne consentira jamais à ce que le lien entre Lui et nous soit brisé.

Au point que même s'il ne lui manquait qu'une brebis, même si ce lien n'était brisé qu'une seule fois, son bonheur de Dieu serait fini, sa joie de Dieu serait éteinte, il ne verrait plus que la brebis qui lui manque.

Et à sa place vide, il n'apercevrait plus que son éternel échec de Dieu, il perdrait sa réputation de Dieu. C'est pourquoi il se démène, sort de son ciel, court sur la terre. C'est pourquoi il cherche jusqu'à ce qu'il la retrouve, sa brebis. Car c'est pour lui comme de se retrouver lui-même. En abandonnant sa brebis perdue, Dieu lui-même serait perdu. Voilà le fond de notre histoire.

Le propriétaire des brebis aurait pu aussi se dire : Il manque une brebis, mais, bah ! il en reste les 99. Tant pis pour celle qui est perdue. Une de plus ou une de moins... Mais s'il avait parlé ainsi, ça signifierait qu'au fond, il ne tient à aucune de ses brebis. Demain cet homme se serait retrouvé avec 98 brebis, puis 97, jusqu'au jour où la bergerie sera vide. Si l'homme aux 100 brebis avait accepté de devenir l'homme aux 99 brebis, il se serait retrouvé un jour l'homme-sans-brebis.

Dieu n'est pas seulement le Dieu de ceux qui restent, de ceux qui veulent bien ou qui se dévouent, il n'est pas seulement celui de nos assemblées plus ou moins grandes, même si parfois on pourrait se demander si Dieu n'est pas le propriétaire de la seule brebis qui reste, alors que les 99 autres sont parties... Dieu n'est pas celui qui nous fait la morale, aux petits ou aux grands, en nous incitant à nous demander : suis-je une bonne ou une mauvaise brebis ? Dieu, simplement, ne veut pas nous perdre, il n'accepte pas que le lien se rompe, ce lien qui s'appelle l'amour, et qui est Dieu lui-même. Dieu n'est pas celui qui accepte de rétrécir, de diminuer, de rapetisser, à la mesure de nos pensées, de nos manières de voir la vie. Il n'accepte pas d'être moins.

Le Dieu qui se révèle au travers de cette parabole, c'est le Dieu qui a fait de sa vie une recherche, qui jamais ne se lasse, qui appelle et qui va, et qui ne nous confond pas dans la masse anonyme du troupeau, mais qui donne à chacun toute sa valeur, qui reconnaît à chacun sa particularité. Et c'est cette attitude qu'on pourrait accueillir.

Dieu nous aime tous autant, ni plus ni moins, mais il n'aime personne de la même manière. Il aime chacun d'entre nous de manière unique, parce que chacun de nous est unique pour lui. L'homme aux cent brebis, c'est aussi le Dieu de chaque brebis, individuellement, personnellement.

En plus de cette parabole, bien connue, j'ai aussi fait lire celle de la pièce d'argent perdue et retrouvée. Là encore, on pourrait donner une très mauvaise note au choix du titre. Dans la première parabole, c'est déjà problématique, on l'a vu, de donner la vedette à la brebis. Mais ici c'est encore pire ! Au moins, la brebis, c'est un être vivant, comme nous. Elle peut se perdre elle-même. Mais une pièce de monnaie, elle ne se perd pas, on la perd... On ne peut pas s'identifier à elle en se demandant ce qu'elle éprouve quand elle s'est glissée entre deux lames du plancher ou derrière une armoire, ce serait ridicule.

Et puis, il y a autre chose : on parle rarement de ces deux paraboles ensemble, parce qu'on a l'impression qu'on dit deux fois la même chose. Le

mouton, la pièce : on a compris ! Pourtant, il y a une différence. Subtile. L'homme aux cent brebis, c'est un homme riche pour avoir autant de bêtes. La femme aux dix pièces d'argent, aux dix drachmes, c'est une femme pauvre, très pauvre, car une drachme, ça ne valait pas grand-chose. Pourtant, ces différences de richesse ne suscitent aucune différence de comportement. Riche, l'homme ne veut pas le devenir moins ; pauvre, la femme ne veut pas perdre davantage. La femme aux dix pièces ne voudra pas devenir celle aux neuf pièces.

Dans la seconde parabole, Jésus lance une petite pointe d'ironie aux Pharisiens : eux, ils n'étaient point pauvres comme la femme, et pourtant, ils auraient eu la même attitude qu'elle s'ils avaient perdu une pièce : ils se seraient mis en quatre pour la retrouver. Ainsi Jésus leur dit : "Vous trouvez normal qu'on se mette en quatre pour une misérable pièce d'argent, et vous ne voulez pas comprendre que Dieu en fait autant pour les hommes ? Sachez donc que même si vous ne valez pas un sou, Dieu vous cherchera et remuera tout pour vous retrouver.

Car la vraie valeur de la pièce, ce n'est pas celle qui est indiquée sur le côté pile. Sa vraie valeur, c'est que Dieu y tienne. Notre valeur, c'est que Dieu nous aime. Et cette valeur est sans limite. Ce n'est pas notre apparence, ce n'est pas ce que les autres pensent ou disent de nous qui fait notre vraie valeur : c'est l'amour que Dieu nous porte. Ce qui fait la valeur de chacun, ce n'est pas qu'on fasse partie des 99 brebis restées sagement dans le pré ou qu'on soit la seule brebis partie au loin, ce qui fait notre valeur, c'est que Dieu nous cherche.

Dans ces deux paraboles, ce qu'on peut comprendre, c'est que même si les autres nous disent que nous ne valons pas un sou, même si on pense qu'il y a tellement de gens supérieurs à nous, il n'en reste pas moins que nous avons un prix infini aux yeux de Dieu. Amen.